

pas un homme brillant — pas la peine d'en être un pour être prof de gym — et il ne savait pas ce qu'était l'insouciance. Il n'avait pas beaucoup d'humour, sachant s'exprimer mais ne se montrant jamais spirituel; c'était quelqu'un qui n'avait jamais de sa vie tenu de propos caustiques ou ironiques, à qui il n'arrivait que rarement de faire une plaisanterie ou de dire quelque chose pour rire, quelqu'un, au contraire, qui était hanté par un sens du devoir exacerbé mais n'était pas doué d'une grande puissance de raisonnement, et il en avait payé le prix fort en attribuant à son histoire une signification dramatique qui, s'intensifiant avec le temps, renforçait dangereusement son malheur. La catastrophe qui s'était abattue à la fois sur le terrain de jeu de Chancellor et sur Indian Hill ne lui semblait pas être un jeu stupide et pervers de la nature, mais un crime commis par lui-même, qui lui coûtait tout ce qu'il avait jadis possédé, et qui brisait sa vie. La culpabilité, chez quelqu'un comme Bucky, peut paraître absurde, mais elle est en fait inévitable. Un homme comme lui est incurable. Rien de ce qu'il fait ne correspond à son idéal. Il ne sait pas où prend fin sa responsabilité. Il ne se fie jamais à ses limites parce que, esclave d'une bonté naturelle rigoureuse qui ne lui permet pas de se résigner à la souffrance des autres, il refusera toujours de reconnaître, sans se sentir coupable, qu'il y a des limites à ce qu'il peut faire. Le plus grand triomphe, pour un homme comme lui, c'est d'épargner à sa bien-aimée d'avoir un mari

infirmes, et son héroïsme consiste à refouler son désir le plus profond en renonçant à elle.

Pourtant, peut-être que s'il ne s'était pas dérobé au défi que représentait le terrain de jeu, peut-être que s'il n'avait pas abandonné les enfants de Chancellor quelques jours seulement avant que la ville ne ferme le terrain et ne renvoie tous les enfants chez eux, et peut-être également que si son meilleur copain ne s'était pas fait tuer à la guerre, il n'aurait pas été aussi prompt à s'attribuer la responsabilité du cataclysme, et ne serait pas forcément devenu l'une de ces personnes détruites par leur époque. Peut-être que s'il était resté et avait résisté à l'épreuve collective que la polio avait imposée aux Juifs de Weequahic, et que, sans se soucier de ce qui pouvait lui arriver, il avait vaillamment affronté l'épidémie jusqu'à la fin...

Ou peut-être qu'il en serait arrivé à la même vision des choses, quel que fût l'endroit où il se serait trouvé, et, pour ce que j'en sais, ou pour ce qu'en savent les épidémiologistes, peut-être à juste titre. Peut-être que Bucky n'avait pas tort. Peut-être qu'il n'était pas aveuglé par le manque de confiance en lui. Peut-être que ses affirmations n'étaient pas exagérées et qu'il n'avait pas abouti à des conclusions erronées. Peut-être qu'il était en vérité la flèche invisible.

Et pourtant, à vingt-trois ans, il était pour nous le maître le plus exemplaire et le plus vénéré, un garçon loyal et sincère, sympathique, bon, juste,

prévenant, stable, doux, vigoureux, musclé : à la fois un camarade et un chef. Et il ne s'était jamais montré plus prodigieux que cet après-midi de la fin juin, avant que l'épidémie de 1944 ne se soit emparée pour de bon de la ville, avant que, pour beaucoup d'entre nous, nos corps et nos vies ne subissent une transformation radicale, cet après-midi où nous avons marché tous en rang derrière lui, jusqu'au terrain vague de l'autre côté de la rue, légèrement en contrebas par rapport au terrain de jeu. C'était là que l'équipe de football du lycée avait ses séances d'entraînement, et là qu'il allait nous montrer comment lancer le javelot. Il portait son petit short d'athlétisme satiné et son maillot de corps sans manches, il avait des chaussures à crampons et, en tête du peloton, il tenait en souplesse le javelot dans sa main droite.

Quand nous sommes arrivés, le terrain était vide, et Mr Cantor nous a rassemblés le long de la ligne de touche, du côté de Chancellor Avenue, et là il nous a laissés examiner le javelot, le soupeser : une mince barre métallique pesant un peu plus de huit cents grammes et mesurant environ deux mètres cinquante. Il nous montra les différentes façons dont on pouvait tenir la corde de prise, et ensuite sa préférée. Puis il nous expliqua un peu l'origine du javelot, qui, dans les sociétés anciennes, avant l'invention de l'arc et des flèches, remonte à la lance utilisée pour la chasse, puis qui fut consacré en Grèce, lors des premiers jeux Olympiques, au huitième siècle avant Jésus-Christ. On dit que le premier lanceur de

javelot fut Hercule, le grand guerrier et tueur de monstres qui, nous expliqua Mr Cantor, était le fils géant de Zeus, le dieu suprême des Grecs, et l'homme le plus fort de la terre. Une fois son discours terminé, il nous dit qu'il allait maintenant procéder à son échauffement, et nous l'avons regardé faire ses exercices d'assouplissement pendant une vingtaine de minutes, certains des garçons sur la ligne de touche s'efforçant d'imiter ses gestes. Il était important, disait-il — en même temps qu'il faisait le grand écart, bassin au sol —, de toujours commencer par étirer les muscles de l'aine qui risquaient fort de se froisser. Pour un certain nombre d'exercices, il se servit du javelot comme d'un bâton d'étirement, avec rotation du corps dans un sens et dans l'autre, en le tenant en équilibre tel un joug sur ses épaules, tandis qu'il s'agenouillait, s'accroupissait, réalisait des fentes avant, puis se relevait et, bien droit sur ses jambes, faisait pivoter son torse. Il exécuta un arbre droit, décrivit un grand cercle en marchant sur les mains, et certains des garçons essayèrent de l'imiter. Sa bouche à quelques centimètres du sol, il nous expliqua que s'il faisait l'arbre droit, c'était faute de s'exercer sur une barre de traction pour étirer le haut du corps. Il termina la séance par des flexions avant et le pont, pour lequel il garda les talons fixés au sol tout en poussant sur les hanches pour cambrer le dos à une hauteur incroyable. Quand il annonça qu'il allait faire deux fois le tour du terrain au pas de course, nous courûmes derrière lui, ayant bien

du mal à garder la cadence, mais faisant comme si c'était nous qui nous échauffions pour le lancer du javelot. Puis, pendant quelques minutes, il s'exerça à courir le long d'une piste imaginaire sans lancer le javelot, en le tenant simplement haut, droit et horizontal.

Quand il fut prêt à commencer, il nous dit ce qu'il fallait regarder, d'abord sa course d'élan, puis la course de placement et finalement le lancer. Sans avoir le javelot en main, il décomposa pour nous tout le mouvement au ralenti, décrivant au fur et à mesure ce qu'il faisait. « Ce n'est pas de la magie, les enfants, et ce n'est pas une partie de plaisir. Mais si vous travaillez dur, dit-il, si vous vous entraînez avec application, si vous faites régulièrement vos exercices, un, d'équilibre, deux, de mobilité, et trois, de souplesse, si vous ne négligez pas vos séances de musculation, et si le lancer du javelot est quelque chose qui compte vraiment pour vous, je vous garantis que vous obtiendrez des résultats. En sport, tout demande de la détermination. Les trois D. Détermination, disponibilité, discipline, et la réussite est à portée de main. »

Comme d'habitude, prenant toutes ses précautions, il nous dit que, pour des raisons de sécurité, personne ne devait à aucun moment débouler sur le terrain. Nous devions regarder sans bouger de là où nous étions. Il répéta cette injonction. On ne pouvait pas être plus sérieux, le sérieux étant l'expression de son attachement à son travail.

Puis, d'un coup, il lança le javelot. On vit saillir chacun de ses muscles lorsqu'il le projeta dans l'air. Il lâcha dans l'effort une sorte de miaulement étranglé (que nous nous employâmes tous à imiter les jours qui suivirent), un son qui exprimait l'essence de ce qu'il était — le cri de guerre instinctif de celui qui vise à l'excellence. À la seconde où le javelot s'échappa de sa main et prit son envol, Mr Cantor sautilla sur place pour retrouver son équilibre et ne pas dépasser la limite réglementaire qu'il avait tracée sur le sol avec ses crampons. Pendant tout ce temps, il suivit du regard le javelot dans sa trajectoire, l'arc majestueux qu'il décrivait en l'air au-dessus du terrain. Aucun d'entre nous n'avait jamais vu une démonstration athlétique exécutée, là, sous nos yeux, avec une telle perfection. Le javelot vola, vola bien au-delà de la ligne des quarante-cinq mètres, jusqu'à l'autre côté des vingt-sept mètres de l'adversaire, et, quand il descendit et se planta, la pointe trembla et son bout métallique vint se ficher dans le sol à angle aigu, par la force de l'élan acquis pendant la course.

Nous lançâmes un hurra à pleins poumons et nous nous mîmes à faire des cabrioles. Toute la trajectoire du javelot avait pour origine la souplesse des muscles de Mr Cantor. C'étaient toutes les parties de son corps — les pieds, les jambes, le fessier, le tronc, les bras, les épaules, et même la souche massive de son cou de taureau — qui, en agissant à l'unisson, avaient propulsé le lancer. C'était comme si notre directeur du

terrain de jeu s'était transformé en homme primitif, l'homme qui chasse pour se nourrir dans les plaines où il cherche sa subsistance, et qui domestique la nature sauvage à la seule force du poignet. Jamais nous n'avions éprouvé une telle admiration pour quelqu'un. À travers lui, nous avions quitté la petite histoire de notre quartier pour entrer dans la saga historique de nos origines ancestrales.

Il lança le javelot à plusieurs reprises cet après-midi-là, chacun des lancers fluide et puissant, chacun d'eux accompagné par la combinaison sonore d'un cri et d'un grognement, et chacun d'eux, pour notre plus grande joie, dépassant de quelques mètres le lancer précédent. Lorsqu'il courait avec le javelot bien haut, tirait en arrière le bras qui allait lancer, puis le ramenait en avant pour que le javelot soit placé nettement au-dessus de l'épaule au moment du lancer, et qu'il le larguait alors comme pour le faire exploser, il nous paraissait invincible.

REMERCIEMENTS

J'ai tiré mes informations des sources suivantes : *The Throws Manual*, de George D. Dunn Jr. et Kevin McGill; *The Encyclopedia of Religion*, édité par Mircea Eliade; *Teaching Springboard Diving*, d'Anne Ross Fairbanks; *Camp Management et Recreational Programs for Summer Camps*, de H. W. Gibson; *Dirt and Disease*, de Naomi Rogers; *Polio's Legacy*, d'Edmund J. Sass; *A Paralyzing Fear*, de Nina Gilden Seavey, Jane S. Smith et Paul Wagner; *Polio Voices*, de Julie Silver et Daniel Wilson; et *A Manufactured Wilderness*, d'Abigail Van Slyck. M'ont été particulièrement utiles *The Book of Woodcraft*, d'Ernest Thompson Seton, auquel j'ai fait d'abondants emprunts aux pages 169-174, et, du même auteur, *Manual of the Woodcraft Indians*, dont j'ai cité des fragments aux pages 121-123.